

FAUT IL TRAVAILLER POUR VIVRE ?

Deux façon de comprendre l'intitulé

1-Est-ce que c pour vivre qu'il faut travailler ? Ou Est-ce pour autre chose ? Échapper à l'ennui, développer ses facultés, devenir homme.... La question porte sur la fin du travail, le but, sa légitimité

2-La condition de la vie est-elle le travail ? Est-ce qu'il faut travailler pour vivre ? Peut-on vivre sans travailler ? La vie est-elle possible sans le travail ?

Paradoxe : le travail vise sa négation (ne pas travailler)

Le travail est une contrainte et est libérateur

Aporie : soit on ne travaille pas, on ne fait rien et alors on risque de d'ennuyer, de perdre tout sens à la vie;

Soit on travaille pour vivre et alors on risque de tomber dans un cercle vicieux puisqu'il faudra aussi vivre pour travailler, la cause et l'effet peuvent donc s'inverser (peut-on vraiment distinguer la cause de l'effet : ne vit-on qu'une fois que l'on a cessé de travailler ?...)

Ou pire la condition (le travail) peut devenir la ruine de la vie car que vaudrait une vie consacrée à travailler ?

I faut-il travailler pour vivre ? (2) oui alors à quelles conditions ?

Faut : nécessité physique, sociale, destin, fatalité, condamnation, punition

Travail : pas au sens de gain financier mais transformation de la nature / culture

Vivre : au sens de survivre, et vie en société *vivre ou = tirer sa subsistance de*

A quelles conditions l'homme ne seraient-ils pas dans la nécessité de travailler pour vivre, au sens de survivre ?

1- à condition qu'il n'ait aucun besoin, qu'il ne ressente aucun manque, que sa vie ne soit pas soumise à des conditions vitales comme par exemple : se nourrir, se reposer, se protéger des ennemis, du climat...

La question ne se posera pas pour une pierre. Si le travail est vital, il s'agit, note H. Arendt, de la **vie au sens biologique**, de la vie en tant qu'elle distingue les êtres vivants des choses inertes, bref de ce que les Grecs appelaient **zoé**. C'est donc la vie biologique, les besoins matériels qui vouent l'homme au travail. L'homme doit travailler parce qu'il n'est pas simplement esprit.

2- à condition que la nature fournisse des objets tous faits, prêts à être consommés comme ce qu'évoque la Genèse biblique où l'Eden, le paradis primitif est pensé comme une vie qui n'exige aucun effort pour gagner sa vie, que l'homme ne soit pas dans la nécessité de transformer la nature afin de satisfaire ses besoins.

Le travail est donc **fil du besoin** puisque comme tel, l'homme est un être vivant et ne peut se soustraire aux conditions vitales exprimées par ses besoins. Le travail est une **condition nécessaire** de sa survie mais cette nécessité se révèle comme une fatalité, une condamnation comme l'évoque le châtement de Dieu pour un homme qui a voulu entrer dans la connaissance du bien et du mal. A noter en plus de travailler une terre stérile, la femme enfantera dans la douleur, ce qui s'appelle proprement le « travail ».

3- à condition que la nature soit suffisamment abondante. Pour **Platon**, dans la République, le travail est dû à la disproportion existant entre les ressources naturelles et les besoins d'un groupe humain. Le travail s'enracine donc dans un état de précarité. L'homme est donc contraint de compenser le surnombre de la population en forçant la nature à donner davantage. S'il ne veut pas mourir il doit produire ses conditions d'existence. « L'impuissance où se trouve chaque individu de se suffire à lui-même, et le besoin qu'il éprouve d'une foule de choses », constitue l'origine de la cité, de la mise en société. En effet, soit l'homme pourvoie seul à tous ses besoins; soit il ne remplit qu'une seule fonction mais à hauteur du besoin de ses concitoyens qui eux-mêmes pourvoiront à d'autres besoins. Par exemple, il vaut mieux que un homme soit cordonnier pour toute la cité plutôt qu'il ne fractionne son temps en différentes activités pour son compte personnel. Platon a mis en évidence l'avantage de la division du travail social, puisque si chaque personne occupe une seule fonction bien précise, elle sera plus opérationnelle, efficace que de multiples métiers. « Par conséquent on produit toutes choses en plus grand nombre, mieux et plus facilement, lorsque chacun, selon ses aptitudes et dans le temps convenable, se livre à un seul travail étant dispensé de tous les autres ». Et cette division du travail social est conforme à la répartition naturelle des aptitudes chez les membres de la cité. Néanmoins, ce type de répartition des tâches est soutenu par l'idée que l'intérêt commun, de la cité est le bien suprême mais qu'il n'est pas incompatible avec l'intérêt de chaque citoyen. C'est en revanche une première différence fondamentale avec l'animal. L'animal est adapté (ou pas) à son milieu, son espèce est intégrée au sein d'un milieu spécifique appelé écosystème, alors que l'homme adapte son milieu à ses besoins. L'erreur d'Épiméthée n'est-elle pas d'avoir oublié de donner à l'homme des qualités innées susceptibles de l'adapter à son milieu? L'homme est nu, sans arme et sans couverture. L'homme doit donc par son travail créer les conditions de son adaptation mais il ne travaille pas pour s'adapter à la nature mais pour adapter la nature à ses besoins. La raison d'être du travail ou raison suffisante du travail est de transformer la nature pour l'adapter à nos besoins. L'homme est l'être qui produit lui-même ses conditions d'existence parce qu'elles ne sont pas immédiatement présentes dans la nature.

Le travail est l'activité qui correspond au processus biologique le plus fondamental ; c'est, au sens le plus immédiat, ce que Marx appelle, de son côté, **la reproduction de la vie**. " La condition humaine du travail, c'est la vie elle-même " écrit H. Arendt. Mais c'est précisément pour cette raison que le travail ne peut en aucun cas représenter la valeur humaine la plus importante. Le travail

lui conférer une valeur éducative c'est donc distinguer le travail qui assure la subsistance du travail sur soi - qui a lui une signification et une dignité spirituelle.

III « objection votre honneur »

Mais ne faut-il justement pas se méfier de cette moralisation du travail, lorsqu'il n'est plus considéré comme un travail « sur soi », mais comme une activité rémunérée ?

L'ancienne devise « travail, famille, patrie » faisait manifestement du travail une valeur, un devoir quasi patriotique, une revendication nationale. Mais était-ce vraiment au sens où le travail développe notre humanité, où il permet l'émancipation du peuple ? Il faut toujours se demander qui élève et dans quel intérêt le travail au rang de valeur. Votre professeur de philosophie pourrait vous inciter à travailler dans l'espoir que vous payez sa retraite... est-ce que « Arbeit macht frei » ?

Comme le dit Nietzsche dans Aurore III aphorisme 173, le travail n'est-il pas « la meilleure des polices », n'est-il pas ce qui empêche l'individu de réfléchir, de penser par soi-même et donc de se révolter contre sa condition injuste ?

Si le travail défini comme transformation libre et consciente de la nature nous amène à faire du travail un devoir mais aussi un droit puisqu'il permet de nous émanciper (....) qu'en est-il lorsque le travail est considéré de manière concrète inséré dans un mode de production et une échelle de rémunération ? En effet, si le travail a une valeur éducative, inversement, de par sa visée productive, il stimule aussi l'ambition, l'appétit, les passions (desir de puissance...). Sans doute ce desir de productivité explique la **division du travail** qui elle-même poussée à son paroxysme par le recours systématique à la machine, transforme les données du travail.

Le travail tel qu'il existe dans la société capitaliste n'aliène-t-il pas le sujet de ce travail, l'ouvrier (aliéner au sens d' être étranger à soi-même ou au résultat de son travail ; ne plus s'appartenir ; ne plus être libre) ?

Comme l'illustre le film de Chaplin les Temps modernes, Le travail moderne, lié à l'émergence du capitalisme, est avant tout le travail à la chaîne, la division du travail (cf. le taylorisme); or, cette forme de travail est aliénante, au sens où elle dépossède l'homme de lui-même, et a pour conséquence qu'il ne s'appartient plus. En effet :

-d'abord, l'ouvrier qui travaille à la chaîne ne se reconnaît pas dans ce qu'il fait (si tant est qu'il a fait quelque chose : il n'a pas fait quelque chose, mais un bout de chose) ; la chose lui est complètement extérieure, il ne peut se reconnaître ni s'épanouir dans son travail, qui n'en est pas un ; il travaille seulement **pour subsister**. De plus, le maigre salaire que gagne l'ouvrier à la sueur de son front suffit juste à sa survie, aux besoins élémentaires et finalement à lui donner suffisamment de force pour retourner au travail le jour suivant. L'ouvrier ne travaille pas pour vivre; avec une durée journalière de travail et un rythme effréné accentué par la mécanisation, sa vie se résume à son travail, il vit pour travailler.

-ensuite, l'ouvrier n'est qu'une marchandise pour son patron ; en tout cas, il vend sa force de travail (marchandise) contre de l'argent (le salaire), afin d'acheter des marchandises (nourriture, chaussures, livres, voyages, etc.) dont il fera usage pour produire sa vie ; et quelqu'un d'autre que lui va en tirer profit (on dit que cette force de travail possède une valeur d'échange) ; donc on peut dire qu'il se vend lui-même, et qu'il est considéré comme une marchandise (voire même qu'il se considère lui-même comme une marchandise !). Or, cela revient à dire que cette forme moderne du travail **déshumanise** l'homme puisque comme nous l'indique Kant dans son impératif catégorique l'homme est une fin en soi, on ne doit jamais le traiter comme une chose qui peut s'échanger contre une autre ; c'est la pire manière de déshumaniser un homme Ainsi Marx définit-il le système capitaliste comme étant " le système d'exploitation de l'homme par l'homme ".

Tout travail n'est donc pas réalisation de l'humanité. S'il l'on peut considérer le travail comme un devoir qui humanise, rend libre, il faut donc faire **une typologie du travail**, c'est-à-dire distinguer **différentes formes du travail** comme nous y invite H. Arendt dans son chapitre sur le travail in La condition de l'homme moderne. elle montre que les langues indo-européennes distinguent toutes ces deux genres d'activité, les couples labor/opus en latin, ponía/ergon en grec, arbeiten/werken en allemand, labour/work en anglais attestent de l'importance et de l'ancienneté de la division entre travailler et œuvrer. Or il aurait donc d'un côté des activités qui sont pénibles, des labeurs et de l'autre qui sont humanisantes, qui valorisent l'homme qui les accomplit. Écrire des romans, peindre sont des exemples de la deuxième forme d'activité. Or, et ce n'est sans doute pas pour rien que nous nommons plutôt ces activités des **loisirs** parce que nous les vivons comme **agréables, nous nous épanouissons à travers eux** mais un travail se pense par rapport au **gain**. Si nous faisons quelque chose sans penser au gain, alors, pour nous, ce n'est pas un travail. De même, si l'activité ne vise pas la production de quelque chose d'**utile**, on l'exclut du genre « travail ». Elle déplore enfin que même les présidents, les rois, les premiers ministres voient dans leurs fonctions des emplois seulement nécessaires à la vie de la société, et, parmi les intellectuels, il ne reste plus que quelques solitaires pour considérer ce qu'ils font comme des **œuvres** et non comme **des moyens de gagner leur vie**. « Gagner sa vie », mais quelle vie ? Parce qu'on pourrait la perdre ?

Cette connotation financière de la « vie » terrestre n'est pas sans rappeler l'analyse de Max Weber dans son livre L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme où il enracine l'origine du capitalisme dans une morale économique qu'il nomme « esprit du capitalisme ». Dans ce nouvel éthos économique, la conduite de vie des acteurs est dirigée par le principe selon lequel la finalité de l'existence est le travail dans le cadre d'une profession : **le travail devient une fin en soi**. L'origine de cet esprit se trouverait dans l'ascèse du travail prônée par le protestantisme calviniste. Le travail est la plus haute tâche que peut accomplir l'homme pour la gloire de dieu et le fidèle trouve dans sa réussite professionnelle la confirmation de son statut d'élu de Dieu. Si le travail est un devoir, **c'est donc non plus tellement pour vivre mais pour la vie après la mort, pour « survivre à la mort », pour son salut.**

Transition :

* on vit alors pour travailler au sens où le travail est une (vocation) qui est l'acte par lequel la Providence prédestine toute créature raisonnable à un rôle déterminé qui constitue sa fin particulière.
le latin vocare) appelle

n'est pas encore ce qui est **spécifiquement humain** ou plus exactement il correspond à la **naturalité de l'homme**, qui est pour H. Arendt la **non-humanité de l'homme**. Les besoins de son corps renvoient à sa condition d'animal. Le mépris des Grecs à l'égard du travail vise donc essentiellement cette « faiblesse » de la nature humaine qui le contraint à travailler ou encore le mépris du corps qui nous accapare ou nous voue à des activités serviles ou vulgaires. Il est donc nécessaire de travailler parce que nous sommes esclaves de notre partie animale. Ce qui caractérise le travail, c'est qu'il est une activité cyclique, une activité qui ne connaît jamais de fin, une activité épuisante, toujours à recommencer, parce que le besoin biologique revient de manière cyclique et parce qu'en permanence la nature menace d'envahir et de submerger le monde humain. Ce qui caractérise la fatalité du travail est en réalité celle du besoin lui-même caractéristique de la survie physiologique. c'est donc peut être à cette éternelle logique d'insatisfaction que doit être imputée l'aspect pénible du travail évoqué par l'étymologie « tripalium », supplice, souffrance... Cette nécessité du travail est donc seconde par rapport à celle de nos besoins. Le travail est donc un **moyen** (non une fin) au service du corps. Le travail n'est pas une fin en soi. Si comme Aristote on suit la distinction entre **praxis** (activité qui est une fin en soi) cad que l'on effectue pour elle-même et non pas en vue d'autre chose) et **poiésis** (activité au service d'une autre activité ex: cordonnier pour monter à cheval)

Les activités productrices peuvent donc s'enchaîner les unes aux autres mais dit Aristote il faut en dernier lieu une action qui donne son sens à la chaîne. Travailler n'est donc pas une praxis mais une poiésis, on ne travaille pas pour travailler mais pour se nourrir, s'habiller etc... et en dernier lieu **pour vivre pour autant que vivre est une praxis**. le mépris des grecs pour le travail tient donc au fait que c'est le corps qui nous accapare à travers le travail. Or nous ne sommes pas seulement un corps mais un esprit, l'homme ne se contente pas de vivre, il existe et est conscient qu'il existe. L'homme est prisonnier du corps et le travail est ses chaînes (cf. dispositif constitué à la base de trois ou quatre pieux afin d'immobiliser de grands animaux). Et si le travail nous « travaille » nous tourmente, il est notre misère.

Transition :

Néanmoins le fait de se demander s'il faut travailler pour vivre sous-entend deux choses :

-Que bien que les besoins soient universels, il n'est pas nécessaire que **celui qui a besoin soit celui qui travaille**. En ce sens, il faut travailler pour vivre même si celui qui travaille n'est pas forcément celui qui vit, ou pour mieux dire que la condition pour que « je » vive, est que x (qui peut être moi ou quelque un d'autre) travaille.

Les exemples sont nombreux de cas où il faut que certains travaillent pour que d'autres vivent : l'esclavage, le chômage, la retraite ou les enfants.

Pour se libérer de la tâche servile, la société grecque n'a pas trouvé d'autres solutions que de prendre des esclaves à son service, laissant du temps pour des occupations plus nobles comme la politique et la philosophie (deux praxis, même si l'une s'occupe des affaires contingentes alors que la seconde déteste les contingences matérielles pour se consacrer à l'exercice de l'esprit). Néanmoins on peut se demander si une telle vie est possible pour un homme, si elle n'est pas surhumaine, puisque alors comme le dit Aristote « il ne vit plus en tant qu'homme » Éthique à Nicomaque livre X.

On pourrait même dire qu'il faut que la population active travaille pour que la population inactive vive. Le travail est une nécessité liée à la survie générale de l'espèce humaine. En tant qu'il est nécessaire, il est pour nous une **contrainte**. Cette contrainte est le plus souvent mal vécue par les individus et lorsqu'ils en ont la possibilité, **ils préfèrent s'y soustraire**.

- que par conséquent si certaines populations peuvent s'y soustraire, ne travaillent pas, qu'elles n'ont pas besoin puisque d'autres le font à leur place, on peut envisager le second sens du « faut-il » comme **obligation morale** (doit-on travailler pour vivre?) Faut-il travailler pour vivre simplement au même sens qu'il faut manger pour vivre ? La faim est-elle connotée moralement au même titre que l'inactivité ?

Car il y a un pas entre considérer une nécessité et en faire une fatalité, une injustice.

D'autre part, dire que le travail est une activité qui sert à adapter la nature à nos besoins signifie que nous n'avons pas le choix, qu'il nous (ou d'autres) faut travailler mais cela signifie aussi que grâce au travail il nous est possible d'acquérir une indépendance à l'égard de la nature. Le travail se révèle donc comme une contrainte indépassable mais du point de vue de ce qu'il offre et permet, il est **libérateur**. En effet, il ne nous permet pas seulement de subvenir à nos besoins mais de devenir indépendant à l'égard de la nature au point de devenir un danger pour les équilibres écologiques.

II oui le travail est un devoir moral

Faut au sens de devoir moral

Travail manifestation de la nature perfectible et raisonnée de l'homme, activité rémunérée

Vivre au sens de vie d'homme libre, doué de raison

Si le travail est une contrainte, s'il est une nécessité physique, il ne faudrait pas négliger l'aspect morale de la nécessité. En effet, dire qu'il est de surcroît une obligation, c'est sous-entendre que pouvant et surtout voulant s'y soustraire, l'homme est libre de (ne pas) travailler de telle ou telle manière. Restreindre le travail à une nécessité physique, c'est oublier la façon proprement humaine de travailler et donc de vivre. L'homme n'est pas uniquement pourvu d'un instinct, et donc que son activité vitale n'est pas suscitée exclusivement par une nécessité « physiologique » comme par exemple l'écureuil qui fait des réserves à l'approche de l'hiver sous l'effet d'hormones. L'homme en revanche est dépourvu de tels signaux, innés, mais doit bien « se débrouiller » par le seul usage de sa raison.

Le travail transforme la nature, la nature du travailleur est à son tour transformée par le travail de la nature. Des capacités qui

résidées seulement en puissance peuvent s'actualiser par la répétition, l'expérience, l'habitude. La transformation n'est donc pas unilatérale mais réciproque : le corps se modèle, se muscle, le cerveau devient plus rapide, plus opérationnel... Travailler c'est produire un effort, modeler le corps par la répétition, l'habitude, faire d'une capacité une disposition (hexis), exemple : faire des gammes pour un musicien, faire des exercices de mathématiques.... Mais la forme spécifique à l'homme c'est le travail non plus considéré du point de vue de son résultat, son effet, mais du point de vue de sa cause. Qu'est-ce qui amène un architecte à construire une cathédrale ou un immeuble ? Et une abeille une ruche, ou une araignée sa toile ? Ces opérations qui peuvent sembler similaires du point de vue de l'effet ne le sont pas du point de vue de la cause. En effet, « il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit, préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. » Marx, *Le Capital*(1867), traduction de j. Roy, Éd. Sociales, 1950.

Ainsi la différence essentielle entre l'activité vitale et le travail humain c'est la mise en œuvre de la raison. Le travail en stimulant l'exercice de la raison, fait passer l'humanité d'un état virtuel à réel, puisqu'il n'y a de raison qu'en exercice. Le travail humanise donc l'homme même s'il le dénature puisqu'il est naturellement paresseux. En effet, comme le montre Rousseau dans son Essai sur l'origine des langues chap. IX, note 17, le travail est contre nature puisqu'il est paresseux, les passions qui poussent l'homme à travailler ne naissent que dans la société, c'est pour parvenir au repos que l'homme devient laborieux. On travaille donc pour ne pas travailler, le travail vise sa propre négation; certes mais ce paradoxe se résout si l'on comprend que l'homme est un être de culture, qu'il n'est qu'un complexe d'acquis. Le travail est donc humanisant au sens où tout ce qui est humain est historique. Un homme peut donc grâce au travail se perfectionner, devenir meilleur. Mais s'il ne travaille pas, il peut aussi régresser. C'est ce que Rousseau nomme « perfectibilité ». Cette conception « humanisante » du travail est reprise par Kant dans son Traité de Pédagogie. Il rappelle que l'homme est différent des autres animaux de fait même de sa nécessité de travailler. Un animal agit spontanément pour sa conservation tandis qu'un être humain doit apprendre à agir pour sa conservation. L'éducation consiste à lui transmettre par des représentations mentales un sens de l'effort en vue de sa propre conservation. Le raisonnement par lequel il démontre que si la nature a donné à l'homme la raison, c'est qu'elle a voulu qu'il travaille parce que cette raison n'est pas immédiatement en exercice et demande des efforts. Dès lors, pour reprendre l'exemple de Kant dans Idée d'une histoire universelle, 4^e Proposition, une société de bergers d'Arcadie qui se satisferait dans le repos, ne pourrait évoluer. Rien ne distinguerait les bergers des animaux. L'homme resterait toujours dans l'état naturel, ne progresserait pas. Kant amorce donc ici une critique du loisir au sens de délassement, repos, inaction... Si la nature a besoin d'être travaillée, c'est afin que l'homme se fasse lui-même. (c'est comme si la nature avait voulu que l'homme travaille, elle a fait exprès de n'être pas immédiatement adaptée à nos besoins, comme ça, on s'humanise, on " devient ce qu'on est "). Cette « ruse de la nature » fait du travail une obligation morale. L'homme doit travailler pour développer sa raison parce qu'il est perfectible. Il faut donc que l'homme travaille pour qu'il vive une vie d'homme. Comme le montre Hegel, l'homme lui-même est le résultat de son propre travail, car, en travaillant, il transforme la nature et, par là, se transforme lui-même. C'est par le travail que l'homme acquiert un attribut éminemment humain : **la conscience**. Celui qui ne travaille pas, et qui se croit plus libre que celui qui travaille (**le " maître "**), qui a une vie de loisir (sous-entendu = d'oisiveté) est resté trop proche de la nature, car il ne fait rien pour se distinguer d'elle, il n'y pense même pas, puisque, passant son temps à jouir de lui-même, il ne sait même pas que la nature est problème. **L'esclave**, lui, se rend bien compte que la nature lui résiste, et lutte contre elle. Au bout du compte, il va s'en distinguer. Le travail n'est donc ni abêtissant ni déshumanisant, parce qu'il ne s'oppose pas à ce qui est le plus proprement humain : l'intellect. L'homme se réalise donc bien dans le travail, il y trouve tout ce qu'il lui faut pour réaliser l'humanité. S'il est un devoir, c'est parce qu'il est libérateur, parce qu'il confère une autonomie autant corporelle qu'intellectuelle. En travaillant, l'homme peut changer sa nature et ce parce que sa nature n'est pas fixée, déterminée; il est un être en devenir. L'homme porte donc à travers le travail la responsabilité de son humanité. Le travail implique un effort, une constance, autant de qualités qui s'opposent à notre tendance naturelle à l'inertie. Travailler est éducatif en tant qu'il nous apprend à aller contre notre tendance naturelle à la passivité et à la facilité, il nous apprend à nous faire violence c'est-à-dire à nous maîtriser. Quand il travaille, il n'obéit pas à un schéma auquel il serait conditionné. Il doit réfléchir sur ses moyens de réaliser ses fins; d'où les hésitations et les échecs mais aussi la réussite, le mérite. Cette liberté de l'homme confère au travail une dimension morale et blâme la paresse, l'inactivité. On ne peut donc parler ici d'un droit à la paresse. L'éducation vise ici à apprendre à travailler, à supporter l'effort, même à trouver goût au travail bien fait, à être fier de soi. L'idée même d'être fier de son travail prouve que nous sommes libres de ne pas le faire, que nous ne sommes pas déterminés. Pour les grecs l'étude n'est pas assimilée au travail pourtant nombre de métaphores pourraient aller dans ce sens (Travail personnel, à la maison, devoirs). Quand Socrate présente la philosophie comme une maïeutique, l'art de **faire enfanter** ses interlocuteurs de leurs idées, ne s'agit-il pas du travail? Ce temps libre et de méditation qui se définit en totale opposition par rapport au travail, Aristote l'appelle " loisir " (skholè). Il ne dit pas du tout que c'est à travers le loisir au sens de divertissement ou de jeu ayant pour seule fin de nous procurer des plaisirs, que l'homme peut réaliser son humanité. C'est le loisir habituel des hommes, mais c'est le loisir au sens négatif. Mais ce qu'Aristote entend par " loisir ", n'est-ce pas une forme de " travail " ? Un travail, certes, abstrait de son côté économique et financier, mais comme une transformation de la nature, une opposition, même, à la nature. Si bien que le loisir philosophique aristotélicien est un ou est le travail au sens propre du terme. Il consiste à se former soi-même en opposition à la naturalité ou animalité puisque ce qui est à réaliser, c'est ce qui fait de nous des hommes, à savoir, l'esprit, la raison. Faire du travail un devoir,

x travail de la femme enceinte pour donner la vie » .

On vient de voir que s'il faut travailler pour vivre, c'est au sens où le travail est un devoir et où le droit à la paresse n'a pas lieu d'être. Mais que l'on considère le travail concrètement comme une activité rémunérée ou plus généralement comme une transformation de la nature, la véritable finalité du travail est-elle vraiment la vie ? Le travail ne vise-t-il pas plutôt à **oublier notre vie misérable, notre triste condition humaine** ? Si l'homme seul travaille, c'est peut être parce qu'il est le seul à avoir conscience de sa finitude, d'avoir la pensée de sa propre mort ? **Ce n'est peut être pas tant pour son salut, que pour oublier qu'il va mourir que l'homme travaille**; pris dans cet incessant tumulte, il ne pense plus à lui.

IV il faut travailler pour supporter la vie

Travailler : synonyme de divertissement

Faut : malediction

L'homme travaillerait alors pour supporter de vivre (1), pour échapper à l'ennui qui étymologiquement signifie « in odio esse » être odieux, être un objet de haine. Si la paresse est bannie, c'est parce qu'elle est sanctionnée par l'ennui qui nous donne tout le temps de penser à notre mort, au vide de sens de notre existence. Ce dégoût de soi, cette dépression est vécu comme une **malédiction**. Pour ne pas sentir l'ennui, le mieux est de ne pas se sentir soi-même : il faut que le moi soit tout entièrement consacré à un but, qu'il soit tout entier consacré à un effort qui le fait s'oublier soi-même. C'est-ce que Pascal met en évidence dans ses Pensées où il définit l'ennui comme « une temporalité vide et insensée ». « rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. » (Fragment 622 Lafuma). Si pour Pascal « tout le malheur vient d'une seule chose, qu'il est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre » (fragment 136) c'est-à-dire d'avoir toujours besoin de remplir le vide de son existence, de chercher toujours à se perdre, à sortir de soi pour se disperser dans des activités qui font oublier sa triste condition, il met le travail, le métier, au même rang que le jeu, le **divertissement**. « De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés ». Et Pascal de poursuivre « ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court; on n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracass qui nous détourne d'y penser et nous divertit. Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise ». Il y a bien là quelque chose d'intenable, voire d'écoeurant (la « nausée » chez Jean-paul Sartre) dans cette expérience où « notre fin n'est jamais notre fin ». L'homme s'expose alors à la noirceur, à la mélancolie (c'est-à-dire bile noire), à la dépression : il s'emploie donc à s'en divertir. Le divertissement est ici visé non seulement au sens d'un **amusement divertissant** mais aussi au sens d'une **activité « sérieuse »** (aussi sérieuse que le compte des étoiles du businessman dans le Petit Prince) par laquelle l'individu se donne des fins à poursuivre, des « prises » pour éviter de se confronter à la pensée de notre finitude. Il est donc bien divertit, détourné de la misère de notre propre finitude qui se révèle dans l'ennui. Pour autant, pour Pascal et des penseurs comme Heidegger ou Sartre, cette misère est encore plus grande lorsque l'individu souhaite s'en détourner car il s'agit alors d'une **misère qui s'ignore**. Il s'agit donc bien de combler ce vide sans pour autant l'éviter. Pour Pascal, par exemple, cette expérience de l'ennui comme vide infini ne peut être comblé que par un être lui aussi infini : le dieu de la Foi. Plusieurs réponses existent, toutes sont à considérer comme une façon d'assumer ce vide ontologique. En effet, l'homme du divertissement ne veut rien savoir de sa condition, il croit être puisqu'il se donne une essence à la manière du garçon de café de Sartre qui « joue » le garçon de café. Le travail n'est donc ni plus ni moins qu'une façon de jouer à être « ingénieur », « médecin » ou « professeur de philosophie » si l'on voit par lui une façon de remplir son essence. On est « informaticien » et on croit alors avoir ainsi plus de consistance ontologique mais c'est un leurre, comme le dit Pascal, « l'homme se pipe lui-même », c'est-à-dire qu'il se trompe lui-même pour supporter de n'être rien.

Néanmoins, on pourrait considérer le travail non plus comme une parade, un déguisement mais comme **un moyen de s'engager dans l'existence, c'est-à-dire de devenir soi**. Ceci non pas en s'enfermant dans un surplus de travail quotidien, ni en se délassant au jeu mais en faisant de son travail l'occasion de s'interroger sur le sens de notre existence. Ainsi il faudrait travailler pour vivre au sens d'exister et non au sens d'être, un travail tout autant intellectuel que manuel qui engagerait l'idée de l'humanité et respecterait sa **dignité**. **Un travail dont la valeur ne s'estimerait pas à son prix**. Travailler c'est-à-dire faire preuve de culture et ne se réduisant pas à une nature, c'est-à-dire rendre fécond et ouvert aux possibles notre existence tout en engageant notre responsabilité.

travailler non pas pour être en vie mais pour faire et refaire sa vie ...

